

ΑΡΧΕΙΑ
ΣΥΓΧΡΟΝΗΣ
ΚΟΙΝΩΝΙΚΗΣ
ΙΣΤΟΡΙΑΣ

MACRONISSOS

LE
DACHAU
GREC

ΑΡΧΕΙΑ
ΣΥΓΧΡΟΝΗΣ
ΚΟΙΝΩΝΙΚΗΣ
ΙΣΤΟΡΙΑΣ



GEORGES LAMBRINOS

MAKRONISSOS

**LE DACHAU
AMERICAIN
EN GRECE**



*Avec 5 compositions
de G. DIMOS*

Edition
„GRECE LIBRE“
Février 1949

Α.Ε.Κ.Ι. 13849

Si le monde ne connaissait pas l'horreur des camps de concentration hitlériens, ce livre aurait pu être difficilement écrit. Si l'on n'avait pas constaté l'extermination de milliers et de milliers d'êtres humains dans ces camps, si l'on n'avait pas appris de par le monde les inventions de tortures sadiques des bourreaux hitlériens, on ne pourrait prêter foi que très difficilement à ce qui se passe aujourd'hui dans le camp de concentration monarcho-fasciste de Makronissos. Sans Dachau, sans Auschwitz, sans Haïdari, le Livre de Makronissos donnerait l'impression, à plusieurs gens de bonne foi, d'être un fruit de l'imagination ou, au moins, un fait d'exagération.

Mais le monde, qui a connu Dachau et Auschwitz et qui a versé des flots de sang et de larmes pour les abolir, sait déjà jusqu'où peut aller la férocité fasciste. Il sait bien discerner, sous les enseignes d'„établissements réformateurs” que Goebels utilisait aussi, les méthodes et les systèmes de Goering et de Himler visant à l'abaissement moral et à l'anéantissement physique de ceux qui n'acceptaient pas de devenir leurs instruments serviles.

Et voilà que le monde possède de nouveau aujourd'hui son Dachau, quatre années seulement après la fin de la guerre. Il s'agit du camp de Makronissos instauré en Grèce par les américains et les monarcho-fascistes. Et il se trouve dans un pays dont le peuple, épris de liberté, a combattu aux côtés des alliés pour la défense des principes de la liberté et de la démocratie.

Plus éhontés que leurs maîtres hitlériens, les monarcho-fascistes de Grèce et leurs protecteurs „démocrates occidentaux” ont essayé de présenter Makronissos comme un „éta-

sement de réadaptation civique", dont les „pensionnaires", „malades moralement et mentalement à cause de la contamination communiste" sont ramenés, par des „moyens de rééducation", sur le „droit chemin" en „adoptant des principes sains". Mais n'importe quel lecteur, dans n'importe quel pays qu'il se trouve, pourra facilement reconnaître, à l'aide des témoignages de ce livre et de l'exposition fidèle des conditions réelles qui règnent à Makronissos, à travers les faits véritables qui se déroulent dans ce bagne, l'esprit et les méthodes hitlériennes intégralement appliquées dans ce camp. 25.000 enfants du peuple grec mobilisés sont enfermés à Makronissos, où ils ont souffert et souffrent le martyre à cause de leurs opinions démocratiques — c'est ça la „contamination communiste". „Jusqu' alors ces jeunes gens étaient pour la plupart sous la surveillance de la police. D'autres, considérés comme particulièrement dangereux, végétaient dans les îles où le gouvernement avait dû les déporter". C'est ce qu'écrit un des apologistes de Makronissos C. P. Rodocanackis, conseiller au Ministère de la Presse à l'Etat d'Athènes.

25.000 surveillés par la police et parmi eux plusieurs „particulièrement dangereux" sont enfermés dans ce „séminaire" monarcho-fasciste. N'importe qui peut réaliser quel genre de séminaire et d'établissement réformateur peut être ce Makronissos dans un Etat tel que celui d'Athènes, où les citoyens sont exécutés pour être simplement soupçonnés d'avoir des relations avec une certaine personne qui sympathise en quelque sorte avec le mouvement démocratique.

Il y a dans ce livre, les noms de quelques uns de ceux qui ont été assassinés, qui ont perdu la raison par suite de tortures, qu'on a rendus des êtres inutiles à force de leur faire subir des supplices. Ce sont là les „méthodes de rééducation".

Mais, même si on pouvait considérer que ces actes criminels ne sont que des cas isolés, dus à la férocité des organes de la garde, il suffirait du témoignage de ce même Rodocanackis pour prouver que l'Etat lui-même inspire et dirige les bourreaux de Makronissos : „Il fallait que l'île fut près d'Athènes pour que les jeunes gens puissent être placés sous la surveillance de l'Etat-Major Général".

On trouvera également dans ce livre les nombreux témoignages de ceux qui réussirent à s'échapper de Makronissos. Il font le récit des inventions terribles d'oppression morale et de tortures physiques infligées aux détenus — aux „pensionnaires" d'après la qualification angélique de la propagande d'Athènes — pour les obliger à signer des „déclarations de repentir", et à „se pénétrer de principes sains".

Le peuple grec se bat, l'arme en main, pour faire écrouler ce régime instauré en Grèce par les impérialistes américains, pour abolir tous les camps, genre Makronissos. Mais le monde entier ne peut pas, non plus, rester indifférent. Makronissos n'est pas seulement une offense contre l'humanité d'après-guerre, non seulement une trahison envers ceux qui ont versé leur sang dans le combat contre l'hitlérisme, ce n'est même plus une menace. C'EST UNE REALITE HITLERIENNE. Et contre cette réalité tout homme honnête et libre, où qu'il se trouve, doit considérer comme de son devoir d'élever bien haut sa voix pour protester. Ce n'est pas un devoir seulement envers ceux qui souffrent le martyre là-bas, envers ce peuple grec, héros et martyr. C'est un devoir envers lui-même : Makronissos est le seul régime que les impérialistes américains voudraient imposer au monde s'ils réussissaient à en devenir les maîtres.

Que tout homme honnête, où qu'il se trouve, aide le peuple grec qui se bat pour abolir tous les Makronissos de Grèce.

ΑΡΧΕΙΑ
ΣΥΓΧΡΟΝΗΣ
ΚΟΙΝΩΝΙΚΗΣ
ΙΣΤΟΡΙΑΣ



Les témoins qui dénoncent les faits que nous exposons et attestent le contenu de cette petite brochure sont prêts à déposer devant n'importe quel tribunal. Ils ont tous vécu et souffert à Makronissos. Actuellement ils sont en Grèce Libre. Avec eux peuvent aussi déposer les autres milliers des déportés du camp de Makronissos. Les noms de ces témoins sont:

1. Mitsos Calamaras originaire de Sténi en Chalcis.
2. Mitsos Goumas originaire de Théologos de l'île de Thassos.
3. Jean Antonakas originaire de Mitylène.
4. Georges Stamatiou originaire de Palouri en Chalcidique.
5. Mitsos Giannoulas originaire de Tyrnavos.
6. Costas Galiatsatos originaire de Céphalonie.
7. Alexis Tourountzis originaire de Sitaria près de Florina.
8. Zoïs Baïnas originaire de Souli près d'Amalias.
9. Théodore Géorgopoulos originaire de Pirée.
10. Georges Drossinakis originaire de Salonique.
11. Thomas Hatzilambrou originaire de Mitylène.
12. Théodose Cravas originaire de Glyno près de Trikala.
13. Paraskevas Kendridis originaire de Mitylène.
14. Pierre Chryssovitis originaire de Florina.
15. Georges Alafouzou originaire d'Athènes.
16. Jean Dikas originaire de Palamas, région de Karditsa.
17. Stavros Begnis originaire de Salamine.
18. Achille Fournis originaire de Fanari, région de Karditsa.
19. Antoine Agalanos originaire de l'île de Thassos.
20. Lefteris Doudoulakis originaire de l'île de Grète.
21. Vanguélis Dougias originaire d'Athènes.
22. Charalambos Cronis originaire de Frangou, région de Karditsa.
23. Aristide Tsilikas originaire de Tripolis.
24. Jean Atsalakis originaire d'Aghios Nicolas en Grète.

25. Georges Guitis originaire de Alexandroupolis.
26. Mitsos Antiparmatoglou originaire de Pirée.
27. Jean Betzis originaire de Drama.
28. Théodose Grammaticopoulos originaire de Salonique.
29. Christos Vrantzas originaire de Florina.
30. Basile Kyritsopoulos originaire de Kastoria.
31. Basile Tsounakis originaire d'Ardaia.
32. Jean Gonis originaire de Céphalonie.
33. Georges Vlachodimos originaire d'Aidipsos.
34. Christos Vartholomidis originaire de Serrès.
35. Léonidas Carabinakis originaire de la Cannée en Grèce.
36. Elie Touranis originaire de Serrès.
37. Thymios Velkos originaire de Giannitsa.
38. Panagiotis Vlachos originaire de l'île de Chios.
39. Pierre Geranis originaire de l'île de Corfou.
40. Léonidas Afthinos originaire de l'île de Corfou.
41. Jean Dadaliaris originaire d'Ayia.
42. Georges Giatsos originaire de Grévena.
43. Théophile Mamirinidis originaire de l'île de Corfou.
44. Stamatis Detiris originaire de l'île d'Eubée.
45. Thanassis Aritzis originaire de Serrès.
46. Périclès Kontozissis originaire de Jannina.
47. Théodose Varakis originaire de Mitylène.
48. Panagiotis Giannizis originaire de Gortynie.
49. Elie Varsamis originaire de Messinie.
50. Jean Papadopoulos originaire de Kozani.
51. Stratis Vatis originaire de Mytilène.
52. Elie Eliopoulos originaire de Castoria.
53. Stéfanos Partanis originaire de Castoria.
54. Anastase Karistianos originaire d'Athènes.
55. Démètre Galanopoulos.

Voici comment quelques uns de ceux qui ont échappé à la mort décrivent la vie des internés à Makronissos.

Ce sont les enfants du peuple recrutés qui racontent eux-mêmes. Ces grecs qui ont laissé à Makronissos qui un bras, qui un oeil et tous du sang, beaucoup de sang. Il va sans dire que s'ils parlent de ce qu'ils ont vu dans le passé cela ne signifie nullement que la situation a changé là-bas.

Malgré tous les efforts du fascisme helléno-américain pour nous en donner une image idyllique, malgré tous les discours prononcés par Stratos, Rendis et autres ministres qui l'ont visité, malgré tout ce qu'ont pu dire Sophoulis ou Tsaldaris, malgré toutes les paroles mielleuses des „intellectuels” genre Myrivillis ou Spyros Melas (qui sous l'occupation nazie écrivait des articles chaleureux en faveur de la collaboration avec les allemands) ou cet autre idiot de Proestopoulos, qui ont osé se rendre à Makronissos et y faire des discours, aucun n'a su parler comme le faisait toujours l'un des commandants, cette crapule abjecte du camp, Scaloumbacas. Il fut „l'orateur” permanent et dans ses discours, il répétait toujours :

— Vous êtes des traîtres, vous êtes des criminels, le croyez-vous, sales cochons ?” — et, revolver en main, il obligeait les pauvres bougres à crier : „Oui, oui”.

Son discours avait toujours le même finale :

— Vous êtes des serpents sans queue et les serpents mourront ! Ceux qui ne se soumettront pas docilement seront contraints à le faire par la force”.

Derrière les beaux discours ministériels, faits l'évangile à la main et l'hypocrisie aux lèvres, la figure de Scaloumbacas concentre toute la vérité sur Makronissos. Pas d'autre choix : tu deviendras fasciste ou tu mourras.

Ils n'étaient pas peu nombreux les voués à la mort : 25.000 soldats, enfants du peuple. Ces paroles crues, il les répétait tout le temps devant des milliers ou des centaines de détenus, dans n'importe quelle compagnie, dans n'importe quel bataillon ; qu'il ait ou qu'il n'ait pas fumé

du hachisch, son sang d'ancien homme des Bataillons de Sûreté quislings ne le trahissait jamais.

Ce n'était pas des paroles vaines. Il les mettait toujours à exécution. De concert avec toute la horde des autres criminels, il passait de la parole à l'action, méthodiquement, systématiquement, avec conséquence, avec fureur et avec, pour stimulant, le hachisch.

— Tu deviendras fasciste ou tu mourras! C'est de cette parole que commence l'histoire de Makronissos.

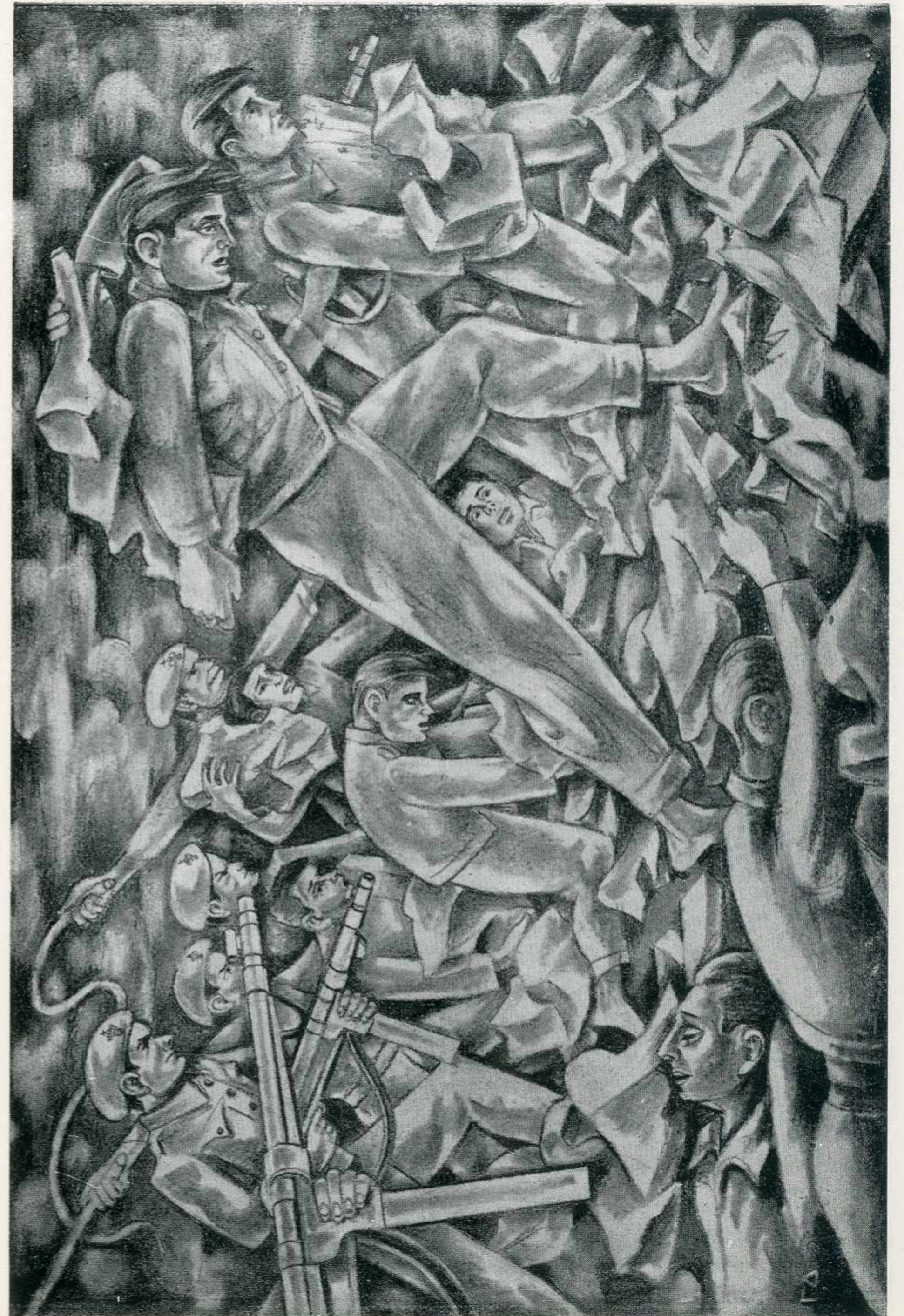
LES BOURREAUX

Pour atteindre le but poursuivi à l'île de Makronissos on a naturellement besoin de tortionnaires spécialement triés au panthéon criminel dont dispose le monarcho-fascisme. Des tortionnaires qui savent torturer jusqu'à la mort et possédant deux qualités : esprit de système et manque total de sens moral. Pour Makronissos on avait besoin des pires criminels. Le cerveau du monarcho-fascisme — le Ministère de la Guerre, l'Etat-Major et la Sûreté Générale — ont procédé à la sélection. Nous allons connaître les élus à l'oeuvre, ceux qui les ont choisis nous sont bien connus. Que chaque grec note leur nom. On en aura bientôt besoin.

Colonel Daoulis, commandant du camp.

Commandant Baïraktaris, officier de liaison de l'Etat-Major. Il allait et venait régulièrement à Athènes pour prendre directement des directives de l'Etat-Major. Par conséquent, rien ne se faisait au camp, et ne se fait encore aujourd'hui, sans que l'Etat-Major en ait prit connaissance, sans son approbation et sans ses ordres.

1er Bataillon : Capitaine Antoine Vassilopoulos, commandant-lieutenant Kardaras, sous-lieutenant Castritis Georges commandant de la police de l'armée, Salvaras Chr. commandant d'une compagnie de sûreté. Lieutenant G. Hatzimihalis, Peris Efstratios, commandant de la 2ème compagnie (cachot spécial, barbelé). Sous-lieutenant Savvas Lolonis. Il y en avait des dizaines d'autres



les uns pires que les autres, qui leur servaient d'assistants. De ceux-ci nous mentionnons, à titre d'exemple, **Rentéris, Dimitropoulos, Fassaris, Lolis, Rovelas.**

2ème Bataillon : Lieutenant-colonel **Elie Styliopoulos**, commandant du bataillon. **Major G. Tzanetatos**, qui a succédé plus tard à Styliopoulos. Leurs assistants étaient les hommes de police du bataillon : **Pararas, Pavlis, Valavanidis, Voulgaris, Carafotis, Prantzios, Ziaccos G., Bourtsikaris** et autres.

3ème Bataillon : Capitaine **Scaloumbacas** commandant du bataillon, actuellement promu au rang de major, à la disposition de l'Etat-Major. Sous-lieutenant **M. Sfakianos**, commandant de la compagnie de Sûreté. Sous-lieutenant **Michel Barouhos**. Ceux-ci étaient assistés des hommes de police du bataillon : **Hatzimanolis, Zervakis, Karakis, Dongas, Lakkas, Callidis, Voulgarakis, Lagos, Yanossis, Théoharopoulos, Zadogiannis, Liascos, Dounas** et autres. Chacun d'eux surpassait les autres en cruauté et sadisme.

Le commandant d'un bataillon ou d'une compagnie n'était pas moins cruel que le simple garde, et le simple garde n'était pas plus humain que le capitaine ou le commandant.

La différence consistait seulement dans la spécialité ou la capacité de chacun. Sfakianos, par exemple, qui était le premier aide de Scaloumbacas s'était spécialisé dans la coupe des cheveux au canif et excellait à passer la fêrule avec des méthodes nouvelles, horribles.

Valavanidis était la gloire du camp pour sa compétence à tordre les testicules jusqu'à l'évanouissement ou la mort de la victime.

De cette façon, tous, chacun à sa manière, offraient en cette orgie du crime, quelque chose de spécial que leur dictait leur imagination malade et sadique, comme contribution à „cette belle oeuvre de réadaptation civique” entreprise à Makronissos.

LA RECEPTION

Ceux qui ont vécu à Haïdari pendant la première occupation des allemands se souviendront à jamais de la manière dont étaient reçus, dans l'isolatoire du block No 15, les nouveaux arrivés, voués à la mort. Chacun d'eux devait passer entre une double rangée de S. S. armés de matraques, pour aboutir, ensanglanté, exténué et à demi-mort, au cachot. C'était la première tentative pour briser le moral.

A Makronissos ce processus a lieu plus systématiquement, avec plus de sadisme et dure beaucoup plus longtemps.

Pour atteindre ce chiffre de 25.000 personnes, détenues aujourd'hui dans ce camp, on déchargeait chaque semaine, durant l'année 1948, des bateaux remplis de recrutés provenant des différents „Centres d'Education de base". Chaque fois qu'on déchargeait 200 à 300 ou 500 à 600 soldats, les hordes des policiers de l'armée, connus sous le nom d'Alfamites, étaient toujours là, armés jusqu'aux dents, tout prêts pour la réception. Les soldats mettaient pied à terre sans défiance et se trouvaient tout à coup entre une double rangée d'Alfamites qui commençaient à les matraquer, à leur jeter des pierres, à les frapper à la tête, aux mains, sur le dos, sur les jambes avec une barre de fer. A Haïdari, après la réception, le nouvel arrivé était jeté dans sa cellule et pouvait se reposer un peu. Dans le camp américain de Makronissos, le système est perfectionné. Les nouveaux venus doivent se rendre tout ensanglantés aux „Bureaux du Commandement". Ils doivent, après avoir fait leur première connaissance avec la férocité, affronter les grands seigneurs du camp. Là, on prend leur „signalement" et on leur demande tout court de signer une „déclaration de repentir". Puis, on leur fait reprendre le chemin de retour au bataillon, tout en les matraquant sans merci. Dans cette préparation préliminaire au martyre, les nouveaux venus avaient affaire à Sfakianos, Hatzi-manolis, Kalpakis, Zervakis et à toute la clique qui,

débordant de haine et ivres du sang qu'ils faisaient couler, multipliaient les coups et se surpassaient les uns les autres en férocité.

Cette scène se répétait à chaque „réception". Il en fut ainsi avec les 600 soldats arrivés du centre de Drama le 2 mai 1948. Il en fut ainsi avec les 450 soldats arrivant du centre de Volos le 13 juillet 1947. Il en fut ainsi avec les 300 de Salonique le 16 septembre 1947. Parmi ces derniers il y avait plusieurs slavo-macédoniens. On demandait à chacun d'eux de prononcer un mot et, comme il le prononçait avec son accent national, on lui disait: „Crapule, tu es bulgare !" et l'on se mettait à le frapper jusqu'à ce qu'il tombât évanoui. Il en était ainsi pour tous. Ce n'était pas un hasard. C'était fait régulièrement, systématiquement, obstinément. Cela constituait, comme à Haïdari, le début de tout un processus pour briser le moral.

LA VIE DANS LA TOMBE

La seule condition posée au camp était celle qu'avait décrétée Scaloumbacas dans son langage cru et sans fioritures:

— Tu te soumettras ou tu mourras !

Se soumettre ne signifie pas simplement signer une „déclaration de repentir", mais réformer son âme à l'image de la leur. C'est à dire, qu'il fallait devenir leur créature, devenir espion, torturer ses collègues. Il fallait devenir une brute, en un mot, un bon fasciste. Ou tu deviens exactement ce qu'ils veulent ou tu meurs. Il n'y a pas d'autre issue à Makronissos. La déclaration de repentir n'est que le premier pas. Cela dans leur langage s'appelle „réadaptation civique", le camp est appelé „Centre d'Education Morale et Nationale" ou, plus ironiquement, „les eaux sacrées de Siloé".

Les bourreaux se rendent d'ailleurs bien compte que les soldats qui arrivent de tous les coins de la Grèce, qu'ils soient des communistes, des Eamites, des démocrates tout court ou même des sans parti, ne sont pas disposés à

perdre leur dignité humaine. Par conséquent le régime de l'abrutissement, au moyen de la douleur physique dépassant les limites de l'endurance humaine, doit être permanent et durable. La victime doit mourir ou se rendre, c'est-à-dire devenir une loque humaine. C'est sur ce principe qu'est basé le système d'éducation appliqué à Makronissos. Au début c'est la fatigue régulière et quotidienne du travail, mais d'un travail tout à fait inutile : transporter de lourdes pierres à de longues distances, transporter du sable, de la mer aux rochers et de là de nouveau à la mer, transporter des cailloux d'un lieu à un autre, voilà en quoi consistait et consiste encore le travail quotidien, monotone et pénible de 25.000 personnes. Les policiers les surveillent de près, matraque ou fouet en main et les frappent pour le moindre motif ou sans aucune raison.

Cette fatigue, assurent les témoins, devenait beaucoup plus accablante lorsque le travail commençait à 6 h. du matin et prenait fin à 11 h. avec un simple thé pour déjeuner, sans pain. Il était encore plus insupportable quand, de 11 h. à midi, on devait assister en pleine chaleur ou sous la pluie, à la leçon-discours. C'était toujours le même monotone, ennuyeux et ridicule refrain contre les slaves, contre le communisme et les traîtres à la patrie. L'après-midi, les mêmes choses se répétaient : de deux heures à cinq heures le même travail inutile sous la surveillance de ces mêmes policiers et de 5 h. à 7 h. le même discours de Scaloumbacas contre les slaves, les communistes, etc.

L'eau et la nourriture fournissaient de nouveaux prétextes à d'autres supplices. Cet îlot, qui est toujours resté inhabité, est tout à fait aride. On n'y trouve pas une goutte d'eau. On apporte celle-ci avec des voiliers de Laurium qui se trouve sur la côte d'en face. Mais les barils d'eau restaient là sur la côte pour que les détenus les voient et souffrent un martyr de tantale. L'estomac brûlait, la langue pendait sèche, les lèvres desséchées qu'étaient désespérément un peu de fraîcheur, une goutte d'eau. Rien à faire ! Les policiers buvaient et leur cra-

chaient l'eau au visage : „Repens-toi et tu boiras tant que tu voudras !” Ils voulaient qu'on se repente pour devenir des hommes comme eux.

Les repas aussi étaient spécialement réglés de façon à augmenter le supplice de la soif. La nourriture n'était pas suffisante et l'on donnait comme supplément un hareng salé. Alors le supplice de la soif devenait insupportable et les soldats, fous de soif, se jetaient sur les barils pour boire. Les Alfamites les frappaient avec une fureur terrible. Cette scène inhumaine était habilement préparée d'avance et avait pour but d'obliger les détenus à en venir à la dernière limite de l'endurance physique et là, non plus comme des êtres humains, mais avec l'instinct de conservation déchaîné, en venir aux mains entre eux, s'humilier et devenir comme des sauvages devant le peu d'eau sale mais si salutaire. Ceci est une invention purement hitlérienne pour mettre à bout les nerfs et l'endurance morale de l'homme le plus consciencieux. Devant les barils d'eau, les détenus assoiffés, dans leur précipitation et sous les coups de matraques, n'arrivaient jamais à boire.

Mais le catalogue sur les méthodes d'éducation en dit encore long. Sur l'île se trouve un escarpement rocheux couvert d'épines. Lorsque l'Alfamites le jugeait bon, il obligeait les détenus à enlever leurs bottes et, sous un prétexte quelconque de travail, les faisait courir pieds-nus sur le rocher jusqu'à ce que leurs pieds enflent et se déchirent, jusqu'à ce que leurs yeux se remplissent de larmes et que leur cœur cède.

Même la mer d'azur limpide qui bordait l'île nue offrait aux bourreaux sadiques et criminels l'occasion de faire subir de nouveaux supplices. Ils obligeaient les détenus à rentrer dans la mer et les gardaient là jusqu'à ce que leurs pieds enflent. Et alors, ils les obligeaient à courir pieds-nus sur l'escarpement, sur les rochers et les épines et de là, tout ensanglantés, à rentrer dans la mer salée pour remonter à nouveau sur la hauteur, deux fois, trois fois, autant de fois que l'Alfamites, qui les surveillait cravache en main, le jugeait nécessaire...

APXEIA
ΣΥΓΧΡΟΝΗ
ΚΟΙΝΩΝΙΑ

A ce supplice s'ajoutait souvent une autre invention satanique qui était appliquée, à maintes reprises, à ceux qui montraient une plus grande endurance à la douleur physique et au supplice moral. Après tout ce va et vient ils obligeaient les détenus à se mettre à genoux sur la hauteur en tenant dans leurs mains une lourde pierre de 7 à 8 kilos et en criant cette phrase stupide : „Allah ! Allah ! Pardonne-moi !” Cela durait jusqu'à ce que le soldat perde connaissance.

Ce supplice corporel se complétait par l'avilissement moral grâce à une autre „méthode d'éducation”. Celle-ci commençait aussi par la marche pieds-nus sur les roches et les épines. Mais après, les „éduqués” étaient obligés de se frapper fortement les uns les autres, tandis que les bourreaux les frappaient tous ensemble.

La mer s'offrait encore pour d'autres supplices. Les soldats étaient placés dans un sac et jetés à la mer. On les sortait de la mer pour les y rejeter de nouveau, non pas pour que l'homme, qui se trouvait ligoté des pieds et des mains dans le sac, meure pour de bon, mais pour qu'il se trouve plusieurs fois face à face avec la mort, perde ainsi sa substance humaine et ne garde que son instinct animal pour la vie. Pousser ainsi cette loque humaine à échanger la mort contre une vie de fasciste et adopter des „principes sains” !

Il y a tant d'autres supplices encore, des supplices innombrables, inimaginables dans le „séminaire” monarcho-fasciste de Makronissos. Il y a la méthode Hadjimanolis. On réveille le soldat la nuit, on le conduit aux bureaux de la police de l'armée et là, sans préambule et sans aucun motif, le fameux Hadjimanolis le bat pour s'amuser. Lorsqu'il se fatigue il ordonne au soldat détenu d'aller dire quelque chose de sa part au Poste. Mais là-bas d'autres créatures, genre Hadjimanolis, connaissant le jeu, aussitôt que le détenu se présente pour faire la commission, se jettent sur lui et le battent avec des fous rires pleins d'admiration pour l'intelligence de leur chef.

C'est ainsi que furent torturés et continuent de l'être 25.000 détenus de Makronissos.

C'est ainsi que fut torturé le professeur Katsaros de Salonique avec la méthode spéciale du sac jeté dans la mer, par Sfakianos lui-même. C'est ainsi que fut torturé André Pouris, de la ville Oréï en Eubée, que le supplice de la soif finit par rendre fou. Et Stamatis Stamatopoulos de Mitylène à qui on a brisé le bras droit et Velissarios Dataris, de l'île d'Eubée résidant à Athènes, qui a perdu un oeil. Et Démètre Papalis, de Phalère, qui en a eu les jambes paralysées et marche à présent avec des béquilles. Et Costas Bikas, étudiant originaire d'Elassona, qui fut aussi atteint de paralysie aux deux jambes. Et Christos Anastassiadis, de Kaïlaria, qui crache continuellement du sang. La liste est longue, interminable. Les témoins actuels se rappellent des centaines de cas horribles, mais ils ne se rappellent pas tous les noms. Nous les saurons tous et très bientôt. La justice populaire ne tardera pas à les trouver.

LE BARBELE

Le barbelé a une courte préhistoire. Le 23 mars 1948 on transporta du IIIème bataillon 1500 soldats, qui ne voulaient pas signer des „déclarations de repentir”, à l'emplacement du premier bataillon. Une horde entière d'hommes de la police militaire les escorta. Durant tout le trajet ils les frappaient et leur demandaient de chanter.

— Chantez, crapules ! Chantez le Fils de l'Aigle !
(chanson monarcho-fasciste dédiée au roi.)

— Chantez : „Que veulent les bulgares en Macédoine ! Chantez, sales cochons de bulgares !”

Eux ne chantaient pas et les coups pleuvaient sur leur dos et leur tête, les bourreaux frappaient aveuglement et sans merci. Le soir même on les aligna deux par deux devant leurs tentes. On leur dit :

— Ceux qui comptent signer une déclaration doivent s'asseoir par terre, les autres resteront debout !

Personne ne s'assit. Alors la horde defila devant eux en leur demandant de nouveau à chacun : „Vas-tu signer

une déclaration ?" Cette question s'accompagnait de coups de cannes de bambous, de matraques et de barres de fer jusqu'à ce que la victime s'écroulât sans connaissance. Les cannes de bambous étaient grosses comme le bras et d'ordinaire servaient de pieux pour les tentes. C'est un cadeau américain ou anglais. Aux mains de Castritis, de Cardaras, de Salvaras, de Perris et des autres brutes qui s'en servaient ce soir là, elles devinrent des outils de mort. Le cadeau anglais leur rendit un grand service. C'est à l'emplacement exact du 1er bataillon qu'un peu plus tard, en avril 1948, on fonda le barbelé.

C'était un espace entouré d'une triple rangée de fils de fer barbelés. On enfermait là les „non-repentis" et les „non-aptés" à recevoir „une éducation morale": les „serpents rouges". On séparait les étudiants et les hommes de sciences de ceux qui n'étaient pas très cultivés. Les tortionnaires permanents du barbelé étaient Castritis, Perris, Loudikis, Vavas, Dimitropoulos, Fassaris, Venieris. On les avait choisis avec soin parce que le barbelé avait une mission spéciale. On y torturait jour et nuit. Aucune victime ne devait s'évanouir moins de deux fois dans les 24 heures. Et en effet il n'y avait personne qui perdit connaissance moins de deux fois. Les gardiens y veillaient. On envoyait les victimes courir chercher des pierres énormes pour en remplir un ravin qui ne se comblait jamais. On les faisait encore déraciner avec leurs ongles un rocher gigantesque qui demeurait immuable. On a torturé là le fils de M. Kyrkos. On lui tirait les doigts, le nez, les oreilles et tous les membres avec une tenaille de fer et l'on dansait sur son ventre. On tortura là Pantelis Anastassopoulos qui y perdit ses jambes. On y tortura affreusement un ancien garde civil âgé: Dimitropoulos et Fassaris lui arrachèrent les dents en or avec une tenaille. Puis on lui écrasa le visage en le frappant avec une barre de fer. La victime succomba aux tortures au bout de trois jours. Il mourut et fut enterré comme un chien. Nous trouverons son nom. Rien ne sera perdu.

Les glorieux officiers de l'E. L. A. S. (Armée de Libération Nationale pendant l'occupation) ne furent pas non plus épargnés à Makronissos. Ils n'ont échappé ni aux huées organisées par les hommes des bataillons de sûreté de Scaloumbacas, ni aux humiliations de toute sorte, ni aux coups jusqu'à en perdre connaissance.

C'est en février 1948 que le chef glorieux de l'héroïque E. L. A. S., le général Sarafis fut transporté, de l'île de déportation où il était, pour être enfermé dans les prisons de Makronissos. Quand le bateau accosta au port de l'île tous les traîtres du camp, qui se trouvaient là rassemblés, huèrent le général: „Bulgare! traître! vendu!"

Le général se tenait debout sur le pont et les regardait impassible. Il savait qui il avait devant lui et qui était derrière eux: l'Etat monarcho-fasciste et Wall Street. Il ne souffla mot.

La fureur des janissaires du camp était vouée spécialement aux officiers et surtout à ceux de l'E. L. A. S. A la mi-avril 1948, on prit du 3ème centre de présentation de l'île, où l'on gardait environ 600 officiers de service et de réserve, le colonel-major Moustérakis, un des chefs militaires de l'E. L. A. S. pour le transférer, avec huit autres détenus, dans la prison de l'île. Scaloumbacas saisit l'occasion pour déverser toute sa haine d'homme des Bataillons de Sûreté quislings, en organisant un „petit divertissement pour les gars". Le transfert avait lieu par camion et la route passait devant le 3ème bataillon. On sonna l'alarme au dit bataillon et quand le camion arriva, on l'arrêta et toute la fourmillière des janissaires s'y jeta avec des matraques, des cannes, des barres de fer, etc. et frappa sans merci.

Moustérakis, ensanglanté perdit connaissance au bout de quelques minutes. Les autres officiers restaient toujours sans connaissance. Les janissaires continuaient à frapper les cadavres. Les cuisiniers, louche en main, montèrent sur le camion et répandirent de l'huile bouillante sur les martyrs à moitié morts. D'en bas, les hordes ne cessaient de crier: „Traîtres, vendus, Bulgares! A bas les traîtres! Mort aux bulgares!"

Un peu plus loin se tenaient Scaloumbacas avec Sfakianos, Barouhos, Tzikas, Hadjigéorgiou et autres. Ils ne prenaient pas part personnellement mais jouissaient particulièrement du spectacle. Lorsqu'il était au service des allemands, Scaloumbacas n'avait pas réussi à exterminer, ou même à arrêter, les officiers de l'E. L. A. S. Au contraire il faillit lui même laisser sa tête. A présent, au service des américains et des anglais, il pouvait les avoir sous la main, les frapper à n'importe quel moment, les humilier et les tuer. Alors comment ne pas jouir du spectacle ?

LE MASSACRE DE FEVRIER

Les résultats de la politique des monarcho-fascistes à Makronissos ne se révélaient pas satisfaisants. Du moins on ne les considérait pas comme tels jusqu'en février 1948. Malgré les crimes et les menaces de mort, 25.000 fils du peuple grec mobilisés offraient une résistance ferme et résolue. Mais le but du monarcho-fascisme en créant ce camp, ne consistait pas simplement à rassembler et à isoler du reste de l'armée les soldats démocrates. Il poursuivait un but beaucoup plus grand. Il voulait obtenir un revirement au moyen des méthodes répressives les plus exagérées, assujettir l'âme et l'esprit de tous ces soldats afin de pouvoir présenter une masse de 25.000 hommes „désavouant la rébellion et se rangeant aux côtés de l'Etat légal". Ceci, présumait-il, aurait une grande répercussion parmi le peuple grec.

Mais Makronissos n'a pas apporté par le moyen des „déclarations de repentir", les bénéfices moraux et politiques qu'attendait le monarcho-fascisme. Bien au contraire, il est devenu la tombe morale du monarcho-fascisme : Tout le monde en Grèce sait actuellement ce que c'est que le camp de Makronissos, quel genre de „ré-éducation" on y pratique et aussi la façon dont celle-ci est appliquée.

Pourtant, le monarcho-fascisme n'a pas cherché d'autre moyen pour sortir de sa tombe morale que le

crime. Couvrir le crime par un nouveau crime. Quoique le camp de Makronissos n'ait pas jusqu'alors donné les résultats voulus, le monarcho-fascisme ne pensait pourtant aucunement l'abolir ou même modérer la férocité du régime qu'il y avait instauré. Bien au contraire, il devait inaugurer une nouvelle politique, plus radicale et plus décisive, pour briser la résistance des enfants du peuple, pour abattre enfin leur moral, pour semer dans leurs rangs l'épouvante et la crainte et, par un massacre, en finir une fois pour toutes avec les „déclarations de repentir" en couvrant en même temps tous ses autres crimes.

C'est ainsi que fut organisé le massacre du 29 février qui a duré jusqu'au 1er mars 1948.

Sous prétexte qu'une conférence aurait lieu, on a rassemblé tout un bataillon (5500 hommes) dans un ravin, connu à Makronissos sous le nom de „ravin de la mort". Sur les collines se tenaient les Alfamites portant leurs casques d'acier et armés de mitrailleuses, d'armes automatiques et de mortiers. En outre, il y avait partout des postes de gardes et des postes d'observation.

Ces milliers d'hommes, rassemblés dans le ravin, croyant qu'il s'agissait d'une conférence, regardaient tout étonnés autour d'eux les Alfamites en position de tir et n'arrivaient pas à comprendre ce qui se passait. Ils n'eurent d'ailleurs pas le temps d'y réfléchir longtemps ou de dire quoi que ce soit.

C'était un dimanche à neuf heures du matin, lorsque soudain on commença à tirer sur eux des collines environnantes. Rien n'avait précédé. On leur avait seulement ordonné de se rassembler pour la conférence et ils avaient vaguement entendu parler qu'il y aurait un transfert d'hommes, d'un bataillon à l'autre. Le monarcho-fascisme et ses agents, les bourreaux de Makronissos, avaient trouvé tout à fait superflu de préparer une scène de provocation quelconque. De cette façon, la sauvagerie de l'attaque devenait encore plus grande. Ils tiraient avec toutes les armes sur cette masse de milliers d'hommes qui, au milieu de ce vacarme infernal, se serrait de plus en plus. Le

désespoir de 5000 hommes, qui sans pouvoir se défendre affrontent l'attaque de la mort n'est pas quelque chose qu'on peut facilement décrire. Dans ce cri poussé d'une seule voix : „On nous tue !” se concentre toute leur angoisse et leur détresse.

Les balles tombent sur la masse serrée des hommes affolés qui se rapprochent les uns des autres devant le sort commun et n'ont aucun espoir d'échapper d'aucune manière. Aux premiers coups tirés, sept soldats tombent morts et 12 sont blessés. Deux frères originaires de la ville de Preveza tombent tous les deux enlacés, l'un tué sur le coup, l'autre grièvement blessé. Ce dernier appelait désespérément son frère jusqu'au moment où il expira lui-même.

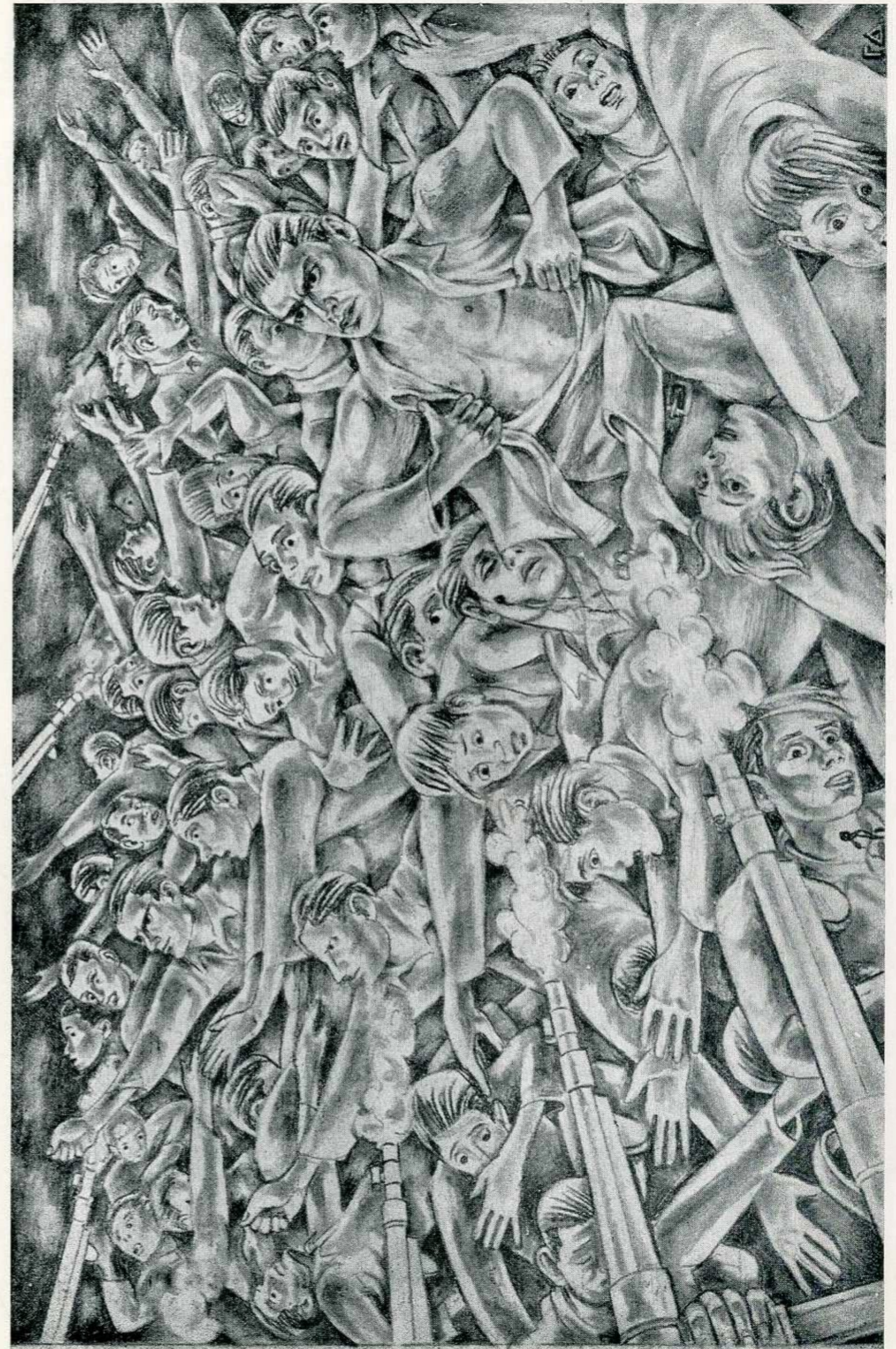
Le crépitement des mitrailleuses étouffe les cris des victimes. En cette heure suprême, il y en a quelques uns qui ont la force morale de vaincre la mort même. Debout au milieu de cette foule désespérée, ils se découvrent la poitrine : „Frappez lâches ! Frappez, brutes, des hommes désarmés ! ...”

On continue à tirer sur eux. Et la masse des soldats se traîne sous les coups de feu et se retire quelques mètres plus loin emportant les tués et les blessés à l'hôpital du bataillon. La fusillade cesse.

Quelques minutes et le commandant provisoire du bataillon, Karabéas arrive sur place avec Vassilopoulos, le commandant du 1er bataillon. Les soldats trouvent la force de crier d'une seule voix : „Que des représentants du gouvernement viennent au camp.”

Karabéas et Vassilopoulos, qui avaient eux-mêmes donné l'ordre de procéder à cet horrible massacre, commencent maintenant à leur parler d'une voix douce et essayent de les apaiser. Les Alfamites, naturellement, se tiennent toujours sur les hauteurs, fusils braqués sur eux.

Mais le cri de détresse de 5500 hommes montait indomptable vers le ciel : Qu'un comité gouvernemental vienne au camp ! Ils demandaient une délégation responsable du gouvernement d'Athènes pour protester contre les assassinats, contre toutes ces horreurs, pour demander



que les coupables soient punis, qu'une enquête soit ouverte et qu'enfin un terme soit mis au régime honteux de Makronissos. Devant cette volonté unanime de 5.500 soldats le commandant du camp demanda un comité de détenus pour entamer, soi-disant, des pourparlers. Un comité se présenta et déclara ouvertement et courageusement que les soldats réclament que des représentants du gouvernement viennent faire une enquête et qu'ils sont tous décidés à se mettre en grève, jusqu' à ce que les représentants du gouvernement arrivent. Le commandant promit qu' une commission gouvernementale viendrait immédiatement. Lorsque le comité revint, tous les soldats retournèrent au campement du bataillon. Ils emportèrent les cadavres, décidés à les enterrer là-bas. La nuit du dimanche au lundi fut calme. Le lundi matin, de très bonne heure, le commandement réclama les cadavres. Les soldats pour ne pas donner lieu à un prétexte quelconque les livrèrent.

On ne pouvait absolument rien trouver pour justifier ce massacre infâme. Comme aussi il n'y avait rien pour justifier sa continuation. Mais voilà que deux vedettes de la marine de guerre viennent d'accoster. Et les soldats, qui avaient été assassinés de la manière la plus infâme, entendirent alors la voix de Baïraktaris qui d'une vedette leur criait par un haut parleur :

„C'est le colonel Baïraktaris qui vous parle . . . Vous avez commis une imprudence — et les soldats se demandaient de quelle imprudence il s'agissait ? Etait-ce de s'être rassemblés dans le ravin comme on le leur avait ordonné ? — N'écoutez pas les communistes criminels. Conformez-vous à ce conseil car autrement vous paierez de votre tête !”

Les soldats commencent enfin à comprendre. Les assassins, après les avoir tués, demandaient maintenant des comptes à leurs victimes. De la façon dont Baïraktaris parlait, il était clair qu'il transmettait des ordres pour la continuation du massacre. Les 7 tués et les 12 blessés de la veille ne leur suffisaient pas. Le plan prévoyait une suite. Mais les détenus se dressent farouches. A cette invitation de Baïraktaris les soldats ne répondent

pas. Ils ne bougent pas de leur place et ne sortent pas de sous leurs tentes. C'est alors que la nouvelle attaque commence avec des armes automatiques. Les hordes effrénées des Alfamites se jettent sur le campement. A leur tête se trouvent Scaloumbacas, Sfakianos, Barouhos, Kabouroglou, Kardaras, Kastritis. Des cris de douleur, des cris de mort s'élèvent de toutes parts. Mais les hommes luttent contre des brutes. Des hommes désarmés contre des assassins. Ils ne veulent pas se soumettre. C'est leur dernier moyen de défense : au lieu d'aller au 7ème bataillon, ils s'élancent vers la mer. Où vont-ils ? Nulle part. Ils veulent simplement ne pas céder. Là ils eurent à affronter les mitrailleuses des vedettes qui tiraient sans cesse de leur côté. Ce fut l'enfer. Dans ces moments tragiques de mort et de folie, les uns cherchaient à en finir en s'ouvrant les veines avec un rasoir. D'autres se jetaient à la mer pour se noyer. Mais ils n'y arrivaient pas en temps voulu, les coups de feu les achevaient auparavant. Un soldat, en voyant son cousin s'écrouler à ses côtés, se découvre la poitrine et crie affolé : „Frappez, lâches ! Assassins meurtriers. Frappez donc !” Un coup de feu retentit et il s'abattit près de l'autre.

Scaloumbacas, Barouhos et les autres, pistolet en main, tuaient tous ceux qu'ils trouvaient sous les tentes et hors de celles-ci. Les cadavres continuaient à s'amonceler. C'est alors qu'au milieu de ce carnage indescriptible, abandonnés entre ciel et terre, ces milliers de fils du peuple grec se mettent à chanter l'hymne national. C'était la dernière ressource de tous ces hommes voués à la mort. Mais rien, pas même cela, ne pouvait naturellement mettre un frein à la fureur sanguinaire des assassins. Le carnage continue. Victorieux et enfin triomphants sur le champ de bataille le plus infâme, les fascistes rassemblent les victimes vivantes dans un ravin au campement du 7ème bataillon. Ont-ils vraiment vaincu ? Ils n'ont gagné qu'une de ces victoires qui perdent à jamais les vainqueurs.

Le triomphateur Scaloumbacas fait alors un discours : „La rébellion communiste est réprimée. La Grèce a vaincu.

Vous devez tous, à présent, venir signer une déclaration de repentir au 3ème bataillon, sinon vous mourrez !”

On commence maintenant la mise en scène pour couvrir les responsabilités par l'altération des faits. Les victimes apprennent avec ahurissement qu'ils ont fait une tentative de „rébellion communiste”. Mais le but poursuivi est clair. Il le devient encore plus après les événements. Les soldats détenus doivent signer des déclarations autrement le carnage continuera.

La mise en scène fut complétée par l'arrestation sur place des „instigateurs de la rébellion”. C'est ainsi que furent arrêtés et emprisonnés tous les marins et les aviateurs et, avec eux, tous ceux qui étaient considérés comme des cadres : le professeur Katsaros, les docteurs Arsenis et N. Balotas, l'avocat P. Dekaristos, les étudiants G. Bakalbassis, N. Zaharopoulos et N. Monferatos, l'ouvrier Pantelis Pantaléon, l'employé Démètre Tsigaras, G. Magriaplis, Yannoussis, O. Varakis et plusieurs autres. 163 au total. Le bilan de cette bataille infâme qui dura deux jours fut à peu près 300 soldats tués et blessés. Les détenus de Makronissos qui sont aujourd'hui libérés ne peuvent pas calculer exactement le nombre des victimes. Personne n'avait la tête pour se mettre à compter en ces moments terribles. Cependant, en considérant les amas des cadavres et le nombre des manquants le lendemain à l'appel, ils concluent que le chiffre des victimes ne peut être inférieur à 250—300.

Le monarcho-fascisme, organisateur du crime, ainsi que son gouvernement et l'Etat—Major ont parlé de „rébellion” réprimée. Ils ont parlé de forces nationales qui, „se trouvant en état de défense”, se virent forcées de faire usage de leurs armes” et ils communiquèrent un chiffre minime de victimes.

Ils n'ont jamais dit la vérité. Ils n'ont jamais osé la dire car le fascisme a toujours peur de ce qu'il fait. Un fait qui prouve une fois de plus ce que nous venons de dénoncer est le suivant : Le soir du second jour des événements, le premier mars 1948, lorsqu'enfin tout se calma et que les 5.500 soldats furent enfermés dans leurs tentes,

APXEIA

les Alfamites leur distribuèrent une feuille de papier blanc en leur disant : „Faites une déclaration ou autrement vous mourrez aussi !”

Il n'y a pas de raison pour qu'on se mette à chercher les motifs de ce crime en masse, à supposer qu'il y a encore des gens qui ne les comprennent pas. Les paroles de l'Alfamites éclairent tout : „Faites une déclaration de repentir. Vous avez entendu le crépitement de la mitrailleuse, braquée sur vous. Vous avez vu les amas de cadavres. Adoptez les principes sains !...”

Une infime partie de la vérité dramatique sur ces événements qui ébranlèrent la Grèce est révélée par les dépositions des soldats qui ont été détenus à Makronissos et se trouvent à présent dans les rangs de l'A. D. G. Il est pourtant impossible à l'heure actuelle, de faire le jour sur le crime monarcho-fasciste dans toute son étendue, son atrocité, ses détails horrifiants et de préciser le nombre exact des victimes. Tout autour de Makronissos, de ce camp américain type occidental, le monarcho-fascisme a jeté un voile épais qui l'isole parfaitement du reste du monde. De temps à autre, un coin de ce voile est soulevé pour permettre tout juste aux malheureux parents de ces enfants, qu'on y martyrise, de jeter un coup d'oeil à la-devanture du „séminaire”. Comme au temps de l'occupation nazie, leurs mères se mettent en route, une petite cruche pleine d'eau à la main. On place alors à la devanture quelques uns des plus abattus et, matraque et pistolet braqué sur leur dos, on les force à crier : „Nous n'avons pas besoin d'eau. Cassez les cruches ! Tout ce qu'on vous a dit est faux !” et ils cassent eux-mêmes les cruches que leurs parents leur apportent.

Les journalistes n'ont rien pu voir de plus. Après ces sanglants événements, le Ministre de la Guerre, M. Stratos, après avoir été assuré que la devanture était bien arrangée, se rendit au camp le 26 mai 1948 accompagné de différents journalistes. Toute trace de sang avait disparu et les morts avaient été enterrés. Se référant à cette visite le correspondant de l'Agence „Tass” écrit entre autres :



„Dans l'île il y a trois camps de concentration qu'on appelle „bataillons de travail de sapeurs". Il y a aussi deux prisons, l'une pour militaires, l'autre pour civils et des camps spéciaux pour les officiers qui n'inspirent pas confiance . . .

Dans chaque camp que visitait Stratos et sa suite, des discours préparés d'avance étaient prononcés. Les journalistes étrangers ont entendu en un jour douze „discours" de ce genre. Pour cacher le fait qu'il y a des jours où l'on distribue aux détenus 130 grammes d'eau seulement, les autorités de Makronissos présentèrent aux journalistes des citernes pleines. Mais lorsque ces derniers remarquèrent que cette eau était sale et pas du tout potable, les monarcho-fascistes se sont empressés de dire qu'elle était destinée seulement pour la lessive. Malgré la surveillance sévère, poursuit le correspondant de l'Agence Tass, les soldats montrèrent par des gestes les traces des supplices qu'on leur avait infligés".

Et le correspondant du journal français „Défense" écrit ce qui suit relativement aux événements de février :

„Des événements sanglants ont eu lieu dernièrement dans l'île de Makronissos. Le gouvernement d'Athènes, falsifiant les faits, a prétendu qu'il s'agissait d'une rébellion des détenus. Cette prétendue rébellion n'était qu'un coup monté d'avance et soigneusement préparé par les officiers de la garnison de l'île. Quel est le nombre exact des tués ? des blessés ? Personne ne l'a su ! . . ."

Personne ne l'a su ! Pourtant les faits ont révélé la vérité. Le „succès" du monarcho-fascisme n'a fait que confirmer son crime. Des milliers de soldats furent soudainement présentés comme des „réadaptés" et, „adoptant des principes sains", signèrent des „déclarations de repentir". Le Ministre de la Guerre du gouvernement d'Athènes, M. Stratos s'est rendu deux fois à Makronissos et a prononcé des discours à ceux qu'il se vantait d'avoir „mis sur le bon chemin". „Je vous donnerai des armes, leur disait-il, pour combattre les ennemis de la Patrie". Et les Alfamites de l'acclamer à n'en plus finir. Le Ministre de l'Intérieur M. Rendis s'est de même rendu à

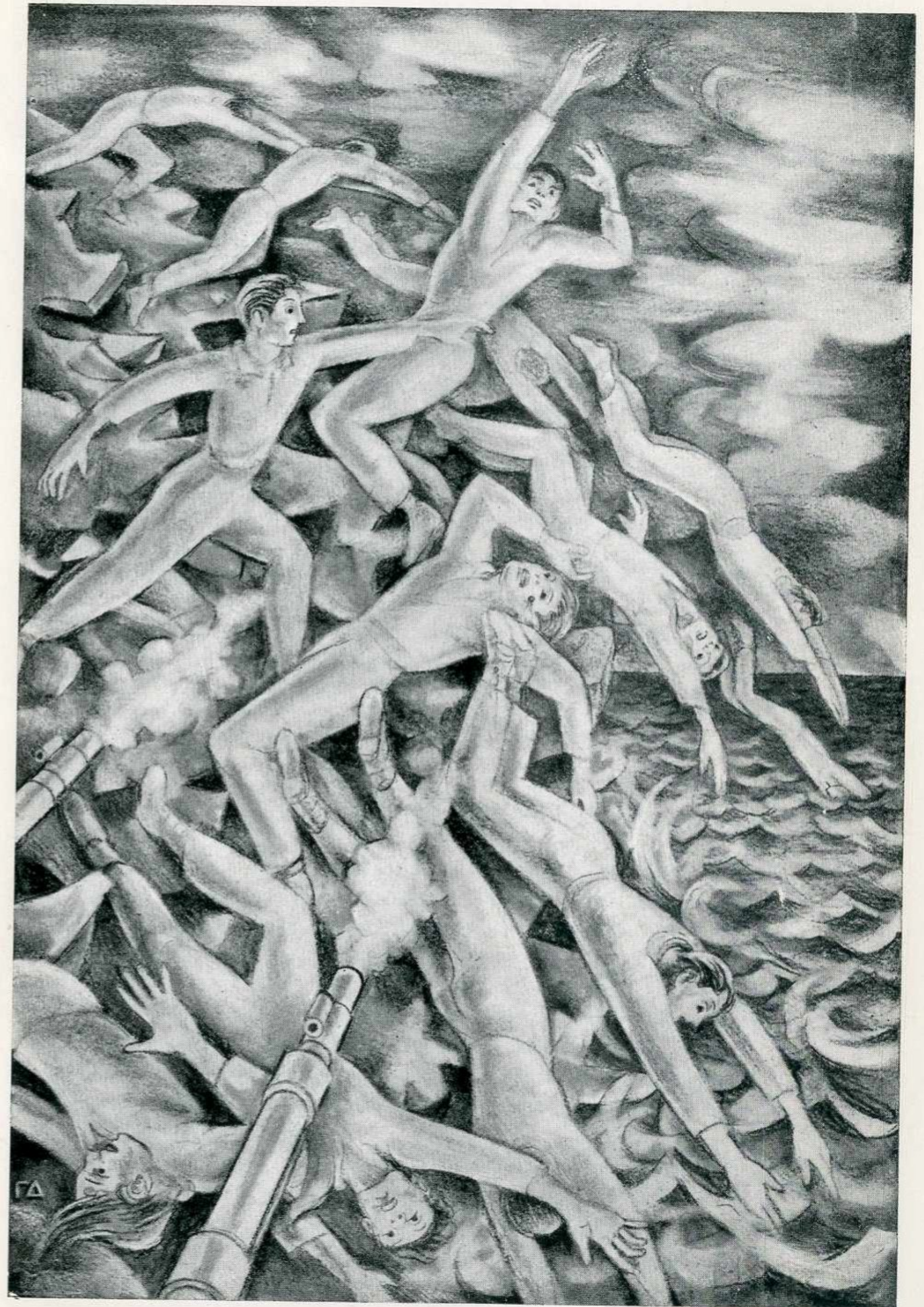
APYXIA
ΣΥΤΧ
ΚΟΙΝ
ΙΣΤΟ

Makronissos pour visiter „ses enfants” ainsi que plusieurs officiers et des députés du Parti Populiste. Et tous étaient contents et distribuait des armes. La „rééducation” donnait enfin ses fruits. Scaloumbacas triomphait. Il reçut même une promotion et plus tard il a été nommé lieutenant-colonel et fut affecté à l'Etat-Major. Des intellectuels bilieux du fascisme grec comme Myrivillis, Mélas, Proéstopoulos et autres ne manquèrent pas de se rendre également à Makronissos et d'y prononcer des discours aux détenus. Naturellement, ils n'ont pas pris des armes pour aller combattre les andartès personnellement, mais ils étaient pleinement satisfaits de pousser les autres à y aller, de leur mettre dans la main l'arme de la guerre fratricide.

LES PARADES

Lorsqu'ils crurent enfin que la chose avait complètement mûri, les monarcho-fascistes organisèrent le pénible cortège des vaincus.

Il était temps qu'on exhibe les résultats de „l'oeuvre nationale”. De décembre jusqu'en été 1948, ils organisèrent 5 à 6 parades spectaculaires de „réadaptés” dans les rues d'Athènes, tantôt au Stade, tantôt aux Colonnes de Zeus d'Olympe. Mille personnes environ prenaient part à chacune de ces parades. Mais ce n'était pas des hommes qui défilaient, c'était une humiliation publique des enfants du peuple grec martyrisé. Des corps brisés marchaient, tête baissée, dans les grandes rues d'Athènes. Le monarcho-fascisme, ayant „gagné” ces corps abattus, ces âmes brisées et en conduisant ces pauvres bougres à l'abattoir de la guerre civile, confirmait sa condamnation morale pour le bain de Makronissos. „Chantez”, leur ordonnaient les Alfamites qui se tenaient près d'eux. Au Stade, tous les inspireurs officiels du crime monarcho-fasciste étaient présents, à commencer par la reine hitlérienne Frédérique et le roi Paul jusqu'aux ministres, l'Etat-Major et Baïraktaris.



Deux trois Alfamites prirent la parole au nom des „réadaptés”. Puis Baïraktaris parla de l'oeuvre accomplie à Makronissos „qui, dit-il, a été très justement appelée les eaux sacrées de Siloé”. Et enfin le roi prononça un discours : „Nous vous donnerons des armes, leur dit-il, puisque vous voulez combattre les ennemis de la Patrie”.

Ainsi se termina cette belle cérémonie patriotique qui scellait le crime perpétré à Makronissos et qui se poursuivait sur les fronts de la guerre civile. Les journalistes de la presse monarcho-fasciste qui accompagnaient Stratos et Rendis dans leurs voyages à Makronissos, qui chantaient les louanges du „séminaire” et organisaient des mises en scène pour en tirer des photos — ils faisaient agenouiller les détenus devant quelque monument et plaçaient là Scaloumbacas en train de déposer une couronne — photographiaient maintenant les soldats en train de monter à bord des bateaux qui les conduisaient à la guerre contre les andartès. C'étaient les „réadaptés”. Mais Makronissos — un autre Minotaure légendaire — n'a pas terminé sa mission. Scaloumbacas, Baïraktaris, Hadjimanolis sont toujours obligés de rester dans le camp, car le chiffre des détenus se maintient toujours au même niveau avec les milliers de soldats qu'on y décharge chaque fois qu'il y a une nouvelle mobilisation.

LES „READAPTES” DANS L'A.D.G.

Pourtant, les conditions créées par les monarcho-fascistes dans cette île macabre ne sont pas aussi satisfaisantes qu'on peut le croire par les résultats purement techniques des „déclarations”. Des milliers de ces soldats „réadaptés”, autour desquels la propagande monarcho-fasciste a fait tant de bruit et qui se trouvent actuellement dans les rangs de l'armée de Truman, ne se battent pas. Ils n'ont montré nulle part qu'ils avaient été réellement „réadaptés”. On continue toujours à les surveiller, on monte partout la garde autour d'eux.

D'ailleurs le Haut-Commandement de l'Armée Dé-

mocratique de Grèce soulignait, dans sa proclamation de juin 1948, que devant cette situation intolérable de crime et de sang, ceux des soldats démocrates qui ont signé des „déclarations” dans le but de duper les monarcho-fascistes et, en allant dans leurs unités, agissent contre eux et passent dans les rangs de l'A. D. G. sont considérés comme n'ayant jamais fait de déclaration.

Depuis cette proclamation jusqu'à présent des centaines de soldats ont jeté leurs armes et sont passés dans les rangs de l'Armée Démocratique. Le 15 novembre 1948, les unités de la 1ère division de l'A. D. G., qui déploient leur activité en Thessalie ont complètement anéanti le 8ème bataillon de la Garde Civile au cours de la bataille de Voulgareli et ont fait prisonniers 57 soldats qui avaient été détenus à Makronissos. La joie et l'émotion de ces derniers lorsqu'ils se virent libérés par nos combattants sont indescriptibles. Ils pleuraient comme des enfants. C'est avec la même joie et la même émotion qu'ils furent reçus par les nôtres. Ils redeviennent de nouveau eux-mêmes. Ils se rappellent et racontent leurs supplices à Makronissos et des frissons les secouent. Scaloumbacas les hante encore, comme un mauvais cauchemar, dans leur sommeil.

Ils ont décidé de former une compagnie des soldats de Makronissos dans l'A. D. G. Ils se sont sentis de nouveau eux-mêmes, ces enfants du peuple, et maintenant ils se trouvent dans les premières lignes, prêts à lutter contre le monarcho-fascisme et l'impérialisme américain pour la liberté, l'indépendance et la démocratie dans leur pays. Devenus enfin combattants de l'A. D. G., ils vont combattre et libérer les autres soldats de Makronissos qui se trouvent encore, malgré eux, dans les rangs de l'ennemi.

Makronissos avec son régime criminel demeure une tâche qui souille notre pays et une offense contre le monde d'après-guerre. Son horreur donne le frisson à tout coeur humain et soulève l'indignation de tout honnête homme.

Nous dénonçons au peuple grec et au monde civilisé cette honte qu'est pour l'humanité le camp de Makronissos. Au nom de notre peuple, nous lançons un appel pour qu'une croisade internationale soit organisée dans le but d'abolir ce camp et de libérer les enfants du peuple grec.

Hommes libres et honnêtes du monde entier ! N'importe où que vous vous trouvez, élevez bien haut votre voix pour libérer ces enfants captifs du peuple grec, pour abolir le camp de Makronissos, ce Dachau américain d'après-guerre en Grèce.